

Les belles espérances. Le transfert et l'attente

Après *Maintenant, il faut se quitter*, Catherine Chabert nous propose un livre passionnant sur l'attente, ses formes et ses effets psychiques, reconnaissables à leurs traces conscientes et inconscientes révélées par l'analyse. Avec *Les belles espérances*, elle prolonge ses travaux sur les séparations et la perte d'objets, objets premiers ou objets de l'histoire. Elle élargit son champ de recherches en donnant une place particulière aux illusions, aux déceptions, et aux oscillations entre les affects d'espoir et de désespoir qui rythment la temporalité de l'attente.

C'est Dickens qui inspire son titre, avec la substitution de « belles » à « grandes » ce qui indique d'emblée la place positive et vitale réservée à l'illusion et au rêve, et à leur nécessaire mise en jeu pour soutenir les ambitions et les désirs face aux réalités de la vie. On y reconnaît l'empreinte winicottienne, mais C. Chabert y apporte une dimension personnelle, car il s'agit pour elle des illusions qui permettent que l'attente soit féconde et transformatrice, de celles qui sont alimentées par les pulsions de vie et maintiennent l'excitation nécessaire à la mobilité psychique et à la créativité, et non des fantasmes grandioses, omnipotents ou maniaques qui enferment le sujet dans des figurations archaïques aliénantes. Mais la référence à Dickens condense bien d'autres significations. Car l'espérance mise au pluriel, les espérances, éloignent du religieux, de la pensée magique, ou de l'illusion utopique, et donnent accès à toutes les singularités des histoires psychiques en attente de réalisation de souhaits.

Le sous-titre, *Le transfert et l'attente*, nous transporte directement au cœur de la cure, où C. Chabert souligne comment l'attente indissociable du transfert, l'est aussi du contre-transfert. Pour elle, dans toutes les cures, y compris dans les cures de névrosés, c'est le contre-transfert comme manifestation de l'implication subjective de l'analyste, qui mobilise les identifications entre analyste et analysant et permet d'atteindre les zones de dépression, de fragilité narcissique, ou de mélancolie. En effet, le grand mérite de ce livre est de nous faire partager le travail d'une analyste en dialogue avec elle-même et ses propres mouvements internes. C. Chabert nous livre avec générosité les différents registres d'implication de son écoute d'analyste : une écoute affective, empathique, personnelle qui s'efforce d'être au plus près du fantasme qui la provoque. Nous ne serons alors pas étonnés par son insistance sur le travail spécifique de perlaboration, différencié de l'élaboration, dont l'attente, la patience et la persévérance sont les principaux fondements pour l'analyse des résistances et l'appréciation du juste moment de leur interprétation.

Attente, espoir et transfert sont donc noués au contre-transfert dès le début de la cure. Leur présence conflictualisée et nuancée, sera confrontée au principe de réalité et à la nécessité de renoncer chaque fois que l'analysant et l'analyste sont aux prises avec l'impatience. Tous les récits cliniques sont habités par la passion. Passion parce que la charge pulsionnelle, sa *flamboyance* suscitée ou réveillée par le transfert, est un souci majeur pour C. Chabert, toujours attentive à cette force et à la massivité de leur investissement. Avant tout, nous dit-elle, c'est « l'incarnation transférentielle », dans l'urgence de l'excès pulsionnel en attente d'objet, qui constitue la voie essentielle pour initier les déplacements d'investissements qui permettront le rééquilibrage économique et l'émergence de représentations. Sa clinique est marquée par la présence réflexive de l'analyste dans le présent des séances et s'imbrique dans les constructions théoriques qu'elle a suscitées dans l'après-coup, ce qui donne au texte un rythme continuellement balancé entre le récit des souffrances confiées, et les pensées ou théorisations qu'ils ont induites.

J'évoquerai surtout deux cures en laissant les lecteurs découvrir les autres histoires cliniques, chacune avec ses singularités. J'ai choisi Elodie d'abord parce que C. Chabert lui donne une place particulière. Telle une héroïne de roman, Elodie devient en effet dans le chapitre en deux temps qui lui est consacré, *un personnage*. L'émotion gagne le lecteur au récit de la séance initiant sa cure quand Elodie, ignorant ce qu'elle en attendait, demande : « *le mouchoir, c'est pour pleurer ?* ». Magnifique entrée en analyse pour une jeune femme qui ne sait plus où projeter son « espérance d'enfant perdue ». Son histoire analytique se lit comme le roman d'une vie faite de passions et d'illusions, de déceptions répétées et d'attentes renouvelées, le tout se nouant autour d'un transfert d'amour intensément idéalisé avec son analyste. L'analyse, pour Elodie est une attente qui ne s'identifiera et ne se chargera de son véritable contenu qu'avec l'irruption des affects de détresse et d'abandon, et l'émergence de la figure de l'enfant mort, du fantasme d'infanticide, et seulement quand surgiront les premières larmes, les premiers sanglots. L'enfant qu'Elodie a perdu recouvre l'enfant perdue qu'elle a été. Elle devient dans ce livre la représentante paradigmatische en quelque sorte de l'espérance de tous ceux qui viennent à l'analyse. Nous retrouvons un thème cher à C. Chabert : la cure permet que *l'enfant perdu* soit retrouvé, afin que puisse s'engager un véritable travail de séparation.

Quant à Eléna, je l'ai distinguée car elle met particulièrement en lumière les affinités de l'auteure avec Winnicott et nous permet de découvrir l'enrichissement que celle-ci apporte à la transitionnalité dans sa fonction économique. Chez Eléna, l'affect de détresse n'est pas lié à l'attente mais à sa fin qui signifie la fin de l'espoir de retrouver l'objet aimé disparu. L'attente de l'analyse devient alors, paradoxalement, l'espoir d'une attente infinie dans « un espace de dédifférenciation autorisé ». En mettant l'accent sur la particularité de l'attente d'un entre-deux sans fin, l'auteur fait de la situation analytique un espace-temps qui autorise à surinvestir le champ transitionnel, lequel secondairement révèlera sa fonction de couverture de l'*entre-eux-deux* de la scène oedipienne. On peut aussi citer Hanna et Athénaïs, ces deux « Pénélopes » marquées comme Antonia par un « destin » mélancolique et masochiste que l'analyse s'efforce de défaire. Dans d'autres cas, c'est la dénégation qui protégera de la conscience des affects de tristesse et de désespoir, ou comme pour Romain, le déni et la solution bisexuelle d'un non-choix qui permettra de « tromper l'attente » et d'ignorer la perte et la castration.

Et du côté de l'analyste ? De ces histoires de cures, pourraient se dégager deux orientations dans l'attente de l'analyste : l'attente du meilleur *tempo* pour interpréter, et l'attente des indices d'émergences de l'affect. C. Chabert désigne clairement son attente de l'écoute du processus transférentiel qui pourrait être avant tout *l'attente de l'affect* : son attention aux affects, aux indices et aux moments où ils parviennent à se tracer une route vers la conscience, est constante. De fait, l'affect constitue pour elle « le signal d'une représentation non encore avvenue ». *Affect-signal* ou *signal d'affect*, qui appelle les mots qui les nomment, pour que s'inscrive le temps de l'enfance.

Tout au long de ces pages, le lecteur est invité à suivre « les traces de la mémoire qui recouvrent les traces de l'objet ». C'est sur ce point de croisement entre affects et mémoire que se situe ce très beau chapitre consacré à la « mémoire qui nourrit l'attente », à travers un hommage à F. Gantheret : « attendre indéfiniment ce qui n'a pas été ; attendre le retour de ce qui a été ; attendre enfin, toujours, ce qu'on n'a pu recevoir ».

La lecture des *Belles espérances* nous rappelle combien le travail analytique est parfois héroïque pour trouver « le chemin des souvenirs perdus ». Avec talent, C. Chabert réussit à nous faire partager son propre cheminement de pensées associatives, personnelles, culturelles, artistiques, toujours entrecoupées de réflexions théoriques. Analyste en personne et analyste en fonction se lient sans se confondre, ce qui donne une représentation précieuse du *travail contre-transférentiel* de séance. Mais il faut dire que Catherine Chabert a une capacité certaine à faire vivre *l'intimité de*

deux psychismes en travail et à nous transmettre la passion transférentielle qui l'anime.